

CHRONIQUE PARISIENNE.

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athénæum.

1902-1903.

Chevaliers de Momus, 19 février.
Équipe de Protée, 23 février.
Équipe Mystère de Comus, 24 février.
Box, 24 février.

TEMPERATURE

Du 18 février 1903.

Thermomètre de M. et L. OLLIVIER, Opticien, No 121 rue Cassini.

Farenheit Centigrade

Table with 2 columns: Farenheit, Centigrade. Values for 4h, 6h, 8h, 10h, 12h, 2h, 4h, 6h, 8h, 10h, 12h.

LE CARNAVAL.

La Gaité—Miss Roosevelt—Les Marins Français.

Bien heureux, a-t-on dit et redit depuis longtemps, les peuples qui savent s'amuser et rire; non seulement ils jouissent du présent, mais ils se préparent un brillant et glorieux avenir.

Il n'y a guère que les petits esprits et les cœurs étroits qui fassent fi du plaisir. La folie, quand elle est bien placée, devient le comble de la sagesse. C'est la détente de l'intelligence qui, fatiguée d'un long labeur, va chercher dans le détachement et dans l'oubli des misères du présent de nouvelles forces pour recommencer la lutte et vaincre les obstacles.

Médions nous des populations qui ont le repos triste, morose; d'est qu'elles n'ont pas su travailler et qu'elles ont manqué de courage au milieu de la besogne. Il suffit d'entrer dans une école, au moment où commence la récréation, pour se rendre nettement compte de ce phénomène.

Autre avantage, plus considérable encore de la gaité. Elle dispose de la bienveillance, à la générosité. Nous sommes heureux et nous éprouvons le besoin de faire partager notre bonheur à ceux qui nous entourent. Nous y allons franchement, sans arrière pensée, sans nous demander si nos générosités et nos élan de gaité nous rapporteront ou non.

L'esprit de spéculation a complètement disparu chez nous. Nous sommes gais, prévenants, amicalement pour le plaisir de l'être, et c'est là précisément ce

qui fait tout le prix de notre gaité, de nos prévenances. Voyez ce qui se passe à l'égard de Mlle Roosevelt. Quand il a été question de sa venue à la Nouvelle-Orléans pour assister à nos fêtes, bien des gens, au Nord, se sont demandés avec anxiété quel accueil nous allions lui faire. Ces gens là nous comblaient bien mal. C'est précisément sa situation spéciale qui a redoublé l'intérêt que nous portions d'avance aux grâces de sa personne et à ses qualités intellectuelles et morales.

Nous en dirons autant des braves marins français qui sont venus ici partager nos plaisirs. Nous ne les connaissons pas il y a huit jours à peine; ils font aujourd'hui partie de toutes nos fêtes, de tous nos plaisirs, de toutes nos réunions mondaines ou oisiveuses. Ils n'ont pas à s'inquiéter de savoir s'ils trouveront une place quelconque dans une assemblée, dans une soirée, dans une sauterie. Nous leur avons fait comprendre, sans le vouloir, sans préméditation, que partout les premières places leur étaient destinées. Tout cela s'est opéré naturellement, sans tapage, sans grandes démonstrations.

Ils se sentent chez eux, au milieu de nous. De là la merveilleuse cordialité qui règne en ce moment entre les marins de Tago et les habitants de la Nouvelle-Orléans.

A quoi devons-nous tout cela? à notre gaité native si franche, à notre communication qui trouve, au lieu de l'obstacle, dans les esprits et dans les cœurs de ces braves soldats.

Le contrôle des garçons d'hôtel.

Un de nos confrères vient de faire une découverte dont il veut faire profiter les voyageurs et les touristes. Il s'est aperçu qu'il existait parmi les portiers des hôtels du continent un système de télégraphie sans fil, par lequel ces derniers se communiquaient les uns aux autres les traits caractéristiques des voyageurs en matière de pourboires. Leur moyen de communication consistait dans la façon de coller l'étiquette de l'hôtel sur les bagages. Ils ont tout un code; tout dépend du coin dans lequel est collée l'étiquette; collée dans un sens, elle indique que le voyageur mérite qu'on ait des prévenances pour lui, qu'on est sûr qu'il est homme à reconnaître les petits services rendus. Collée dans un autre sens, l'étiquette indique qu'on perd son temps en s'occupant de lui.

Mme Augusta Holmès spiritée.— Comment lui vint la "foi".— Le Perruquier de la Régence.— Touchantes aventures d'une jeune princesse orpheline adoptée par un barbier et poursuivie par un marquis déguisé en clerc de procureur.— Galanterie posthume de César Franck.— Fleurs de l'invisible.— La statuette de Kéli.— Mme Holmès n'était pourtant pas spiritée d'après le Directeur de l'Echo du Mercantilisme.— Autre histoire de musicien.

Un homme d'esprit acrimonieux disait en mourant: —C'est bien désagréable de mourir... Mais ce qui me console, c'est que je n'entendrai plus parler de Sarah Bernhardt, de Coquelin ni de Deschanel. (On pariait beaucoup alors de M. Deschanel, junior, il va sans dire.)

Mme Augusta Holmès n'aura pas eu cette pensée consolante. Elle ne croyait pas que les morts cessent de participer à notre vie. Elle pensait comme Carlyle que nous sommes "transposés par les yeux des morts". C'était le spiritisme, dont elle fut une adepte fervente, qui lui avait inculqué cette conviction.

Sceptique, elle fut un jour reine dans une de ces maisons où l'on se met à table non pour manger mais pour évoquer des ombres. Et quoique wagnérienne, lorsqu'on lui demanda avec qui elle désirait danser, elle nomma Ambroise Thomas. Quelques minutes après une cacophonie de coups retentissait dans la table. C'était l'auteur de "Mignon".

"J'étais fait pour le genre badin, confessa-t-il à Mme Holmès. J'ai même écrit jadis une petite pièce très drôle, le "Perruquier de la Régence". Cela n'a l'air de rien dit l'"Eclair"; ce fut cependant ce titre d'une œuvre badine ignorée qui fit le miracle d'où la conversion spiritée de Mme Holmès dépendit.

Si vraiment Ambroise Thomas a écrit cette pièce que j'ignore, j'en conclurai que lui seul a pu nous révéler cette particularité de sa vie et j'y verrai une preuve de ses identités, dit elle.

Il paraît qu'on découvre, dans des biographies très complètes, trace de cette œuvre inconnue. De ce moment, Mme Augusta Holmès eut.

Elle n'avait pas la foi difficile. Car le "Perruquier de la Régence", joué en 1837 à l'Opéra-Comique, figure dans toutes les biographies d'Ambroise Thomas. Dans le Vapereau. Dans le Larousse. Ce n'est pas une pièce drôle; la musique en est délicate, moins bonne et d'une inspiration plus distinguée que celle de "Caid". Elle est un très vil succès.

Ce Perruquier (le livret est de Plébard et Dupont) est un certain Fléchinel, syndic des barbiers de Paris, fort brave homme, qui a reconquis jadis, sur la route de Mayence, une pauvre enfant dont le père venait de mourir de faim. L'enfant, Agathe, a grandi. C'est un charmant fille, dont la beauté attire des clients de marque chez le barbier; des seigneurs, des rois, des officiers même du Tsar Pierre, alors à Paris. Le bon Fléchinel s'en inquiète à bon droit et va la marier, pour avoir la paix, à un jeune clerc de procureur du nom

de Firmin, lorsqu'un détachement de gardes françaises vient enlever Agathe, en vertu d'une lettre de cachet. Tout cela, que l'auteur fait deux actes. Au troisième, Agathe est installée à Saint Pétersbourg, dans le propre palais du Tsar, entourée d'honneurs et de médailles, car on la prend pour une favorite. La duchesse de Granval, femme de l'ambassadeur de France, et son frère le marquis de Forlange, doivent lui être présentés ce jour là. Par surcroît, arrive un courrier du régent, lequel n'est autre que Fléchinel. La prétendue favorite lève son voile et se jette dans les bras du pauvre homme, non sans diriger un regard humide vers Forlange (car ce Forlange est le faux Firmin: il s'est fait par amour, passer pour clerc de procureur). Pierre le Grand explique alors qu'Agathe est la fille d'un des plus grands seigneurs de la Russie, envers qui lui, le Tsar, a eu des torts qu'il veut réparer. Et donc, Agathe épouse Forlange, et l'heureux barbier est installé en hôte dans le palais impérial. Nul doute qu'il regrette bientôt la place de l'Châtelet. Tel est ce poème ingénu.

Quoiqu'il en soit, Mme Augusta Holmès était convaincue. Elle entra immédiatement en rapports suivis avec les Maîtres défunts. César Franck lui jeta une rose.

L'illustre compositeur défunt était là. Mme Holmès était du moins convaincue de sa présence. Il lui parla musique. Elle travailla à un grand ouvrage. Il l'en entre tint. "Il y a une erreur dans la huitième mesure du second violon." Et pour rassurer l'amour propre de sa terre correspondante, il ajouta: "L'erreur vient de l'opiste." On vérifia, c'était exact.

César Franck, avec la vie, n'avait pas perdu le sens de la mesure. C'est un malheur qui est arrivé à Gounod. L'auteur de "Faust" correspond comme on sait, avec Mme Georgina Weidon. Il lui adresse des vers d'une coupe très indépendante et d'une facture qui fait regretter son ancienne manière.

Il fut donné à M. Jules Bois de recueillir les impressions de Mme Augusta Holmès, et d'entreprendre de sa bouche, et d'entendre de sa bouche, ce qu'elle n'avait qu'à la dévotion, et des fleurs, séchées dans l'invisible, venaient s'épanouir à son

corsage ou mourir à ses pieds. Et cela est bien commode pour une maîtresse qui voudrait fleurir son salon à bon compte. Elle possédait un coffret: c'était le reliquaire des présents de l'au delà. Il contenait un duvet blanc et léger dont, une nuit d'invocation ses vêtements furent couverts; dans un papier, des mèches de cheveux: la force occulte lui enseigna qu'ils venaient d'un chef boer tué par les Anglais; une statuette orientale, qui se présenta incontinent en ses doigts et y resta. C'était la statuette de Kéli, la farouche épouse de Sivah le Destructeur.

Mais, d'après Gaston Méry, maître en cette matière et qui connaît Mme Holmès, la composition pour laquelle Dramont fut scribe n'était pas spiritée. L'Interview: —Vous êtes donc spiritée? —Oh! que non! pas! me répondit elle. Je trouve à la fois un peu enfantin et très sacrilège l'hypothèse spiritée. Il y a tous les jours dans les communications qui nous viennent de l'au-delà, ou moins dans celle que nous provoquons, une part d'erreur, de taquinerie, de mystification. Vraiment, si les morts revenaient, il me semble qu'il y aurait plus de gravité dans les choses qu'ils nous disent! Quand l'influence qui se manifestait dans ma table disait être Ambroise Thomas ou César Franck, je n'ai pas cru au seul instant à la présence de "l'esprit" de César Franck et d'Ambroise Thomas.

—Que croyez-vous alors? —Je crois que l'invisible est peuplé d'êtres qui ne sont ni des "défunts", ni des "incarnés de l'avenir". J'ai peine aussi à me représenter ces êtres comme des démons, c'est à dire comme des êtres fondamentement mauvais. Je n'ai pas constaté, de leur part, autre chose qu'un besoin de taquiner, d'étonner, de faire des farces. Je n'ai jamais constaté de véritable malice.

Ce ne sont donc pas des hommes, conclut judicieusement Mme Holmès.

A propos de musiciens, simple anecdote du "Uri de Paris": Massenet était invité par un grand pianiste (un grand pianiste qui habite non loin de la gare Saint-Lazare) à une soirée.

A peine arrivé, Massenet était entouré par un essaim de jeunes et jolies femmes. L'une d'elles: —Ah! maître, j'ai été hier encore entendre "Mauve"! Que c'est beau! Quelle passion!

—Oui, je sais; vous êtes la plus belle et la meilleure des compagnes. —Etes-vous heureux! lança M. de B-rac d'un accent amer, en voilant un regard sur ses ses paupières. —Il n'aurait tenu qu'à vous de l'être aussi, mon cher, repartit gravement le marquis. Et permettez-moi, puisque l'occasion s'en présente, de vous adresser à ce sujet quelques sages observations.

Je m'autorise, pour cela, de nombreuses années qui me font votre aîné de beaucoup, ainsi de la confiance que votre mère a bien voulu placer en moi avant de mourir. —Parlez, si vous y tenez absolument, jeta le comte d'ur sur indifférent, plutôt fâché que réel, et sans modifier son attitude nonchalante.

M. de Sommerense continua: —Je vais droit au but pour ne pas vous ennuyer longtemps. —Je priez cela. —Je vous reprocherais d'abord votre éternelle passion pour le jeu. Vous avez englouti déjà, au trente et quarante et à la roulette, deux fortunes.

La plus grande partie de celle que vous avez laissée votre mère en mourant; un million, je crois. —Pas tout à fait. —A quelques milliers de francs près. Quant au reste, il est inaliénable, heureusement.

Pourtant, j'ai un petit reproche à faire au ténor... —Vraiment? —Je ne sais pourquoi, il n'a pas chanté une des plus jolies pages de la partition. —Et laquelle, madame? —Il n'a pas chanté les "Stances à Mauve". G. M.

L'itinéraire des Chevaliers de Momus.

Les Chevaliers de Momus feront leur apparition ce soir, à sept heures, à l'angle des rues St-Charles et Calliope; monteront la rue St-Charles, côté de l'Est, jusqu'à la rue Washington; la descendront, côté du fleuve, jusqu'à la rue du Canal; monteront la rue du Canal, côté supérieur, jusqu'à la rue du Bassin; la descendront, côté inférieur, jusqu'à Désauter; la remonteront, côté supérieur, jusqu'à la rue Bourbon, et descendront cette dernière jusqu'au théâtre de l'Opéra.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Mlle Courtenay est digne de l'évation dont elle a été l'objet hier soir à l'occasion de son bénéfice. Cette chanteuse est artiste dans toute l'acception du terme, et elle nous a prouvé, au cours de la saison dont nous verrons la clôture dans quelques jours, qu'elle a toujours fait tout ce qu'elle pouvait pour l'honneur de son art. Elle a été appelée à représenter son chant et son talent, correct et elle n'a jamais eu, pour plaisir, recours à des exagérations inutiles et ridicules qui ne prouvent rien, sinon que ceux qui s'en servent manquent de goût.

"Lakmé" est certainement la pièce qui convient le mieux à l'opéra et au tempérament profondément artistique de Mlle Courtenay; elle y arrive à des hauteurs où elle plane victorieuse; et, avec M. Jérôme, elle a soulevé, hier soir, les applaudissements frénétiques de l'auditoire. Il est impossible de chanter mieux qu'elle l'air des clochettes, au deuxième acte.

Nous regrettons que la direction n'ait pas pu nous donner plus souvent des représentations d'autres pièces du répertoire moderne dans lequel elle nous a montrés sa haute valeur artistique.

Par suite de l'indisposition de M. Fuz la direction a dû modifier le programme de la soirée et remplacer "Palluise" par le "Ballad des Fleurs" et la scène de la fêle de "Lucie", laquelle a valu à Mlle Courtenay un nouveau succès.

Demain soir, première de "Gull-laume Tell", avec M. Duc comme Arnold. Les autres rôles seront tenus par Mlle Courtenay, Darios et De Hamby et M. Méz, Boumman et Dons.

THEATRE URBAIN.

Au Grand, la comédie drama "The Prince of Tatters", fourré à Al. Wilson l'occasion d'une série de triomphes éclatants. Aujourd'hui, grande matinée et salle comble.

GRAND OPERA HOUSE.

Mlle Marie Walwright et l'excellente troupe qui l'entoure marchent de succès en succès; et de salle comble en salle comble, depuis dimanche, au Grand Opera House.

THEATRE TITANE.

Prodigieux, sans aucun précédent, le succès de Ben Hur, au Titane. Les deux semaines de l'engagement contracté par M. Klaw et Erlanger ne suffisent pas pour satisfaire l'avidité curieuse du public.

ST. CHARLES ORPHEON.

Mlle Lillian Berkhart, la brillante comédienne, Murphy et Nichola dans le "Biffoated Girl", "Armin et Wagner dans l'opéra "The Kitchen" et les oeuvres savantes de Farmer Jones sont les principales attractions, cette semaine, à l'Orpheon.

LES COWBOYS.

Cet après-midi, à deux heures et demie, les "Cowboys du Texas" vont donner la première de leurs représentations au Southern Park. Dans l'art équestre ces jeunes gens n'ont jamais été surpassés par les Cosaques, les Arabes ou les Gauchos de l'Amérique du Sud, quoique ces derniers soient aussi habiles à lancer le lasso.

Les broncos et les beaux au long des cornes du Texas vont disparaître dans quelques années, sous l'influence de la civilisation. Avec eux disparaîtront les "Cowboys". Le public new-orléansien devrait donc profiter de cette occasion, donnée par le colonel S. B. F. Morse, un chemin de fer Southern Pacific, de voir les tours de force vraiment incroyables que ces cowboys exécutent avec grâce et rapidité. Les représentations sont arrangées pour les 19, 20, 21 et 22 de ce mois.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

No. 1. Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PROLOGUE

Le Naufrage.

C'était le 19 septembre de l'année 1871, de triste mémoire. A l'horizon, le soleil descendait lentement dans un flambou-

ment de fournaise, où s'allongeaient des filets saignants. La lumière pourprée faiblissait sous les nuages un peu lourds, s'amoncelant au-dessus de l'intense foyer; elle rayonnait sur les crêtes des vagues courtes de la Méditerranée, dont le bleu s'assombrissait par degrés.

La "Méduse", le yacht du marquis de Sommerense, fléchi au large à toute vapeur.

Parti de Menton, depuis une heure à peine, il avait déjà dépassé le cap Martin, laissant Monaco et Beaulieu sur sa droite et ses passagers voyaient maintenant se découper en arêtes vives, très nettes, le cap Ferrat et les hauteurs de Nice.

Plus loin, Antibes et ses verdoyantes admirables.

Le yacht était un excellent marcheur, construit pour affronter la haute mer et le gros temps.

De forme très allongée, pourvu d'une puissante machine, et recouvert d'une coque en tôle d'acier, il portait une mâture peu compliquée: le beaupré, un mâât d'artimon et un mâât de fortune rarement utilisé.

L'équipage se composait d'un officier en second, d'un mécanicien, de trois chauffeurs et de six matelots.

Sur le gaillard d'arrière, se tenaient assis le propriétaire du navire et sa famille.

Le marquis de Sommerense avait alors cinquante ans envi-

ron. Grand, d'apparence robuste, il portait fièrement sa tête martiale d'ancien chef d'escadron de hussards.

Dans l'arête de ses cheveux blancs grisonnants, coupés en brosse, son visage plein respirait l'énergie, la droiture et la bonté.

Près de lui, sa jeune femme, la marquise Héloïse de Sommerense.

Vingt-six ans, assez grande, de formes pleines et divinement modelées, très élégante.

Son fin visage, d'un ovale pur, s'encadrant merveilleusement d'une épaisse toison chatin, relevée en casque, où rayonnaient aux derniers rayons du couchant quelques mèches d'un ton cuivré très chaud.

Les grands yeux bleu pervenche s'illuminaient de lueurs douces et profondes, sa bouche, aux lèvres un peu fortes, s'épanouissait comme une fleur saignante.

Son attitude était naturellement gracieuse, cependant en preinte d'une certaine gravité hantaine.

Face au marquis, le comte Lucien de Berrac se penchait sur sa chaise, en une pose de laisser-aller affecté.

C'était un homme de trente ans, de taille au-dessus de la moyenne, solidement musclé, cependant élégant de formes, mais encore plus d'allures étudiées.

Traits réguliers, cheveux châ-

tain roux légèrement ondulés, yeux marron clair assez beaux, longue moustache relevée en croc; en somme, l'aspect d'un clubman distingué et physiquement sympathique à première vue.

Mais c'était là seulement un masque. Au moral: de l'esprit, une instruction étendue, de la souplesse, de l'audace, fort peu de scrupules, un orgueil excessif, des appétits énormes, un grand besoin de luxe et de plaisirs.

Très apte à dissimuler sa vraie nature, envieux et faussé, sous des dehors séduisants, il devait tromper bien des gens.

Cousin germain de M. de Sommerense, et ruiné par le jeu, sa passion dominante, il avait accépté, sans vergogne l'hospitalité somptueuse offerte par le marquis depuis deux mois.

Sans l'appui de cette main secourable, il eût été réduit à une gêne incompatible avec ses habitudes luxueuses.

Mais si M. de Sommerense avait pu lire en l'âme perfide et ténébreuse du comte, il l'eût certes abandonné, sans pitié, à sa ruine définitive.

Seule, Mme de Sommerense soupçonnait les abîmes fangeux recelés en l'âme de M. de Berrac.

Mais dans la crainte de déshonorer son mari, qu'elle aimait d'une affection sincère et respectait aussi profondément, elle n'avait osé formuler cette opi-



Le cuirassé américain "Texas", avant sa transformation.